

Emmanuel Carrère

La Classe de neige

Récit



Extrait de la publication

La Classe de neige

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

BRAVOURE, Prix Passion 1984, Prix de la Vocation
1985.

LA MOUSTACHE, 1986.

LE DÉTROIT DE BEHRING, Grand Prix de la science-
fiction 1987, Prix Valery Larbaud 1987.

HORS D'ATTEINTE ?, Prix Kléber Haedens 1988.

Chez d'autres éditeurs

WERNER HERZOG, Edilig, 1982.

L'AMIE DU JAGUAR, Flammarion, 1983.

JE SUIS VIVANT ET VOUS ÊTES MORTS : PHILIP K.
DICK, 1928-1982, Le Seuil, 1993.

Emmanuel Carrère

La Classe de neige

Récit

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1995
ISBN : 2-86744-477-2

Plus tard, longtemps, jusqu'à maintenant, Nicolas essaya de se rappeler les dernières paroles que lui avait adressées son père. Il lui avait dit au revoir à la porte du chalet, répété des conseils de prudence, mais Nicolas était tellement gêné de sa présence, il avait tellement hâte de le voir repartir qu'il n'avait pas écouté. Il lui en voulait d'être là, d'attirer des regards qu'il devinait moqueurs et s'était dérobé, en baissant la tête, au baiser d'adieu. Dans l'intimité familiale, ce geste lui aurait valu des reproches mais il savait qu'ici, en public, son père n'oserait pas.

Avant, dans la voiture, ils avaient dû parler. Nicolas, assis à l'arrière, trouvait difficile de se faire entendre à cause du bruit de la soufflerie, poussée au maximum pour désembuer les vitres. Son souci

était de savoir s'ils trouveraient sur la route une station Shell. Pour rien au monde, cet hiver, il n'aurait consenti à ce qu'on achète de l'essence ailleurs, car Shell donnait des bons permettant de gagner un bonhomme en plastique dont le dessus se soulevait comme le couvercle d'une boîte, découvrant le squelette et les organes : on pouvait les retirer, les remettre et ainsi se familiariser avec l'anatomie du corps humain. L'été précédent, dans les stations Fina, on gagnait des matelas pneumatiques et des bateaux gonflables. Ailleurs, c'étaient des illustrés, dont Nicolas avait la collection complète. Il se jugeait privilégié, au moins de ce point de vue, à cause du métier de son père qui passait son temps sur les routes et devait faire le plein tous les deux ou trois jours. Avant chacune de ses tournées, Nicolas se faisait indiquer l'itinéraire sur la carte, calculait le nombre de kilomètres et le convertissait en bons qu'il rangeait dans le coffre-fort, de la taille d'une boîte à cigares, dont il était le seul à connaître la formule. Ses parents le lui avaient offert à Noël – « pour tes petits secrets », avait dit son père – et il avait tenu à l'emporter dans son sac. Il aurait bien voulu, pendant le voyage, recompter les bons et calculer combien il lui en fallait encore, mais le sac était dans le coffre de la voiture et son père avait refusé de s'arrêter pour l'ouvrir : on profiterait d'une étape. Finalement, il n'y eut pas de station

Shell, ni d'étape avant le chalet. Voyant Nicolas déçu, son père promit de rouler suffisamment d'ici la fin de la classe de neige pour gagner l'écorché anatomique. S'il lui confiait les bons, il le trouverait pour son retour à la maison.

La dernière partie du trajet s'effectua sur des petites routes, pas assez enneigées pour devoir mettre les chaînes, et cela aussi déçut Nicolas. Auparavant, ils avaient roulé sur l'autoroute. A un moment, la circulation ralentit, puis s'immobilisa pendant quelques minutes. Le père de Nicolas, énervé, tapota le volant en grognant que ce n'était pas normal, un jour de semaine au mois de février. De la banquette arrière, Nicolas ne pouvait voir que son profil perdu, sa nuque épaisse engoncée dans le col du pardessus. Ce profil et cette nuque exprimaient le souci, une fureur amère et butée. Enfin, les voitures se remirent à rouler. Le père de Nicolas soupira, se détendit un peu : ce devait être juste un accident, dit-il. Nicolas fut choqué par ce ton de soulagement : comme si un accident, parce qu'il provoquait seulement un bouchon de courte durée, résorbé avec l'arrivée des secours, pouvait être considéré comme une chose désirable. Il était choqué, mais aussi plein de curiosité. Le nez collé à la vitre, il espérait voir les voitures en accordéon, les corps sanglants qu'on emportait sur les civières dans le tournoiement des gyrophares, mais il ne vit

rien du tout et son père, surpris, dit que non, finalement, ça ne devait pas être ça. Le bouchon disparu, son mystère subsista.

Le départ pour la classe de neige avait eu lieu la veille, en autocar. Mais dix jours plus tôt s'était produit un drame, dont on avait montré des images aux informations télévisées : un poids lourd ayant percuté un autocar scolaire, plusieurs enfants étaient morts atrocement brûlés. Le lendemain se tenait à l'école une réunion pour préparer la classe de neige. Les parents devaient recevoir les dernières instructions concernant le trousseau de leurs enfants, les habits qu'il fallait marquer, les enveloppes timbrées dont il fallait les munir pour qu'ils écrivent à la maison, les coups de téléphone qu'en revanche il valait mieux éviter, sauf cas de force majeure, afin qu'ils se sentent pleinement là où ils seraient et non retenus comme par un fil à leur milieu familial. Cette dernière consigne heurta plu-

sieurs mères : ils étaient bien petits encore... La maîtresse, patiemment, répéta que c'était dans leur intérêt. Le principal objectif d'un tel séjour était de leur apprendre à voler de leurs propres ailes.

Le père de Nicolas dit alors, assez brusquement, que le principal objectif de l'école n'était pas, selon lui, de couper les enfants de leur famille et qu'il ne se gênerait pas pour téléphoner s'il en avait envie. La maîtresse ouvrit la bouche pour répondre, mais il la coupa. Il était venu soulever un problème beaucoup plus grave : celui de la sécurité en autocar. Comment être certain qu'il n'arriverait pas une catastrophe comme celle dont tout le monde avait vu la veille les images ? Oui, comment en être certain ? répétèrent d'autres parents, qui n'avaient pas osé poser la question, mais devaient y penser aussi. La maîtresse reconnut qu'on ne pouvait pas en être certain, hélas. Elle pouvait seulement dire qu'on était très pointilleux sur la sécurité, que le chauffeur conduisait prudemment et que des risques raisonnables faisaient partie de la vie. Pour être absolument certains que leurs enfants ne soient pas écrasés par une voiture, il faudrait que les parents ne les laissent jamais sortir de la maison ; et encore, il n'y seraient pas à l'abri d'un accident avec un appareil ménager, ou simplement de la maladie. Certains parents admirent la justesse de l'argument, mais beaucoup furent choqués par le fatalisme avec

lequel la maîtresse l'exposait. Elle souriait même en disant cela.

« On voit bien que ce ne sont pas vos enfants ! », lança le père de Nicolas. Cessant de sourire, la maîtresse répondit qu'elle avait un enfant aussi, et qu'il était allé en classe de neige l'année précédente, en autocar. Alors le père de Nicolas déclara qu'il préférerait conduire lui-même son fils au chalet : au moins, comme ça, il saurait qui était derrière le volant.

La maîtresse fit observer qu'il y avait plus de 400 kilomètres.

Tant pis, il avait décidé.

Mais ce ne serait pas bon pour Nicolas, plaidait-elle encore. Pour son intégration dans le groupe.

« Il s'intégrera parfaitement, dit le père de Nicolas ; et il ricana : ne me faites pas croire qu'arriver en voiture avec son papa fera de lui un paria. »

La maîtresse lui demanda d'y réfléchir sérieusement, lui proposa de voir la psychologue qui confirmerait son opinion, mais admit qu'en dernier ressort la décision lui appartenait.

Le lendemain, à l'école, elle voulut en parler à Nicolas, pour savoir de qui venait l'idée. Marchant sur des œufs, comme toujours avec lui, elle lui demanda ce qu'il préférerait. La question mit Nicolas mal à l'aise. Au fond de lui-même, il savait bien qu'il aurait mieux aimé voyager en car comme tout

le monde. Mais la décision de son père était prise, il n'en changerait pas, et Nicolas ne voulait pas, vis-à-vis de la maîtresse et des autres élèves, avoir l'air de subir une contrainte. Il haussa les épaules, dit que ça lui était égal, que c'était bien comme ça. La maîtresse n'insista pas : elle avait fait ce qu'elle avait pu et, puisqu'il était clair qu'elle n'y changerait rien, mieux valait ne pas dramatiser la situation.

Nicolas et son père furent au chalet peu avant la tombée de la nuit. Arrivés la veille, les autres avaient pris le matin leur première leçon de ski et maintenant se tenaient dans une grande salle, au rez-de-chaussée, où l'on projetait un film sur la flore et la faune alpines. On interrompit la projection pour accueillir les nouveaux venus. Pendant que la maîtresse, dans le hall, parlait avec le père de Nicolas et lui présentait les deux moniteurs, les enfants dans la salle se mirent à chahuter. Nicolas, sur le seuil, les regardait sans oser les rejoindre. Il entendit son père demander comment ça se passait, le ski, et le moniteur lui répondre en riant qu'il y avait peu de neige, que les gosses apprenaient surtout le ski sur herbe, mais que c'était un début. Son père voulut savoir encore si à la fin du séjour ils auraient un

diplôme. Un chamois ? Le moniteur rit encore et dit : « Un flocon, peut-être. » Nicolas se dandinait d'un pied sur l'autre, le visage fermé. Quand enfin son père repartit, il se laissa embrasser de mauvaise grâce et ne sortit pas lui dire au revoir dehors. Du hall, il écouta avec soulagement le moteur diesel gronder sur le terre-plein, puis s'éloigner.

La maîtresse chargea les moniteurs de rétablir l'ordre et de remettre en route la projection, pendant qu'elle aiderait Nicolas à s'installer. Elle lui demanda où était son sac, pour le monter dans le dortoir. Nicolas regarda autour de lui, sans voir le sac. Il ne comprenait pas.

« Je croyais qu'il était là, murmura-t-il.

– Tu l'as bien emporté ? », demanda la maîtresse.

Oui, Nicolas se rappelait très bien quand on l'avait mis dans le coffre, entre les chaînes et les mallettes à échantillons de son père.

« Et en arrivant, vous l'avez sorti du coffre ? »

Nicolas secoua la tête en se mordant les lèvres. Il n'en était pas sûr. Ou plutôt, si : il était sûr maintenant qu'on avait oublié de l'en sortir. Ils étaient descendus, puis son père était remonté et à aucun moment on n'avait ouvert le coffre.

« C'est trop bête », dit la maîtresse, mécontente. La voiture était repartie depuis cinq minutes, mais il était déjà trop tard pour la rattraper. Nicolas

avait envie de pleurer. Il bafouilla que ce n'était pas sa faute. « Tu aurais quand même pu y penser », soupira la maîtresse. Voyant combien il semblait malheureux, elle se radoucit, haussa les épaules et dit que c'était bête, mais pas bien grave. On allait s'arranger. De toute façon, son père s'en rendrait compte très vite. Oui, confirma Nicolas, quand il ouvrirait le coffre pour sortir ses mallettes d'échantillons. La maîtresse en conclut qu'il ne tarderait pas à rapporter le sac. Oui, oui, dit Nicolas, partagé entre le désir de retrouver ses affaires et la crainte de voir revenir son père.

« Est-ce que tu sais, demanda la maîtresse, où il compte s'arrêter pour dormir ? »

Nicolas ne le savait pas.

La nuit était tombée maintenant, ce qui rendait peu probable que le père de Nicolas rapporte le sac avant le lendemain matin. Il fallait donc trouver une solution pour la nuit. La maîtresse regagna avec Nicolas la grande salle où la projection avait pris fin et où on s'apprêtait à mettre la table du dîner. En franchissant le seuil derrière elle, il ressentait les pénibles impressions du nouveau à qui rien n'est familier, dont on va certainement se moquer. Il sentait que la maîtresse faisait ce qu'elle pouvait pour le protéger de l'hostilité et des railleries. Après avoir frappé dans ses mains pour réclamer l'attention, elle annonça sur un ton de plaisan-

terie que Nicolas, comme toujours dans la lune, avait oublié son sac. Qui voulait lui prêter un pyjama ?

La liste photocopiee prévoyant que chacun en apporte trois, tout le monde était en mesure de consentir ce prêt, mais personne ne se proposa. Sans oser regarder le cercle d'enfants rassemblés autour d'eux, Nicolas se tenait près de la maîtresse, qui répéta son appel en s'énervant un peu. Il entendit des gloussements, puis une phrase dont il n'identifia pas l'auteur, mais que salua un éclat de rire général :

« Il va pisser dedans ! »

C'était une méchanceté gratuite, certainement lancée au hasard, mais qui frappait juste. Il arrivait encore à Nicolas de mouiller son lit, rarement mais il redoutait quand même de dormir ailleurs que chez lui. Depuis qu'il était question de la classe de neige, c'était un de ses grands motifs d'inquiétude. Il avait d'abord dit qu'il ne voulait pas y aller. Sa mère avait demandé un rendez-vous à la maîtresse, qui l'avait tranquilisée : il ne serait sans doute pas le seul, et d'ailleurs ce type de trouble disparaissait souvent en collectivité ; il suffirait, en cas, de prendre un pyjama de plus, et une alèse pour protéger le matelas. Malgré ces paroles rassurantes, Nicolas avait suivi la préparation de son sac avec anxiété : puisqu'ils allaient dormir dans des dortoirs,

Dès le début de cette histoire, une menace plane sur Nicolas. Nous le sentons, nous le savons, tout comme il le sait, au fond de lui-même l'a toujours su. Pendant la classe de neige, ses peurs d'enfant vont tourner au cauchemar. Et si nous ignorons d'où va surgir le danger, quelle forme il va prendre, qui va en être l'instrument, nous savons que quelque chose est en marche. Quelque chose de terrible, qui ne s'arrêtera pas.



85 F
936218-1
ISBN : 2-86744-477-2
09-98



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS